

# PETIT-PIERRE

OU

## LE BON CULTIVATEUR.

### ENFANCE DE PETIT-PIERRE.

XXXVII. L'HIVER.

(Suite.)

Notre petit homme avait donc cessé d'être pour la famille le bienfaiteur assidu, le ministre de la Providence. Tout au contraire de ce qui était auparavant, avec une importante ressource de moins, il y avait une bouche de plus à nourrir, un bon appétit de plus à satisfaire.

Quant à trouver au dehors un travail quelconque en pareille saison, il n'y fallait même pas songer. Que faire alors ? Comment gagner sa vie ? Comment avoir au moins le morceau de pain de chaque jour ?

Petit-Pierre ayant bientôt relu tous les livres de sa bibliothèque qui pouvaient lui être les plus utiles, et sachant d'ailleurs les plus intéressants presque par cœur, Petit-Pierre ne pouvait se résigner à demeurer oisif du matin jusqu'au soir, ainsi que faisaient malheureusement tous les gens du village. Il ne pouvait se décider à rester planté comme un nigaud devant sa porte, pour voir tomber la neige, pour écouter souffler le vent, siffler la bise et hurler la tempête d'hiver.

Quand il avait, durant quelques minutes, contemplé le ciel gris où passaient de longues bandes d'oies sauvages poussant leur cri aigu ; quand il avait regardé un moment les grands corbeaux en lutte dans leur vol avec le vent contraire, ou perchés à la cime des peupliers blancs de neige, comme une girouette noire au sommet d'un clocher pointu : " Ce sera long, ce sera long, disait-il en refermant la porte ; il neige par le vent du nord, la tourmente sera terrible ce soir. Ah ! mère, vous avez bien raison de dire un *pater* et un *ave* de plus pour les voyageurs égarés. Mauvais temps ! bien mauvais temps ! Ceux qui seront en route cette nuit sont encore plus à plaindre que nous. Mais ne pouvoir rien faire ! perdre ses journées tout entières !... Quand les brebis ont eu leur petite ration, que leur auge a été bien nettoyée, leur bout de litière retourné et rafraîchi, n'avoir plus qu'à se croiser les bras jusqu'au souper, c'est triste, bien triste !... Il faudra pourtant finir par inventer quelque chose à faire !... "

XXXVIII. PETIT-PIERRE SABOTIER.

Tout en se lamentant de la sorte, Petit-Pierre remuait tout, retournait tout, suretait partout. Il avait déplacé le vieux bahut, il avait visité les lits clos, dessus, dessous, derrière ; cherchant une idée, cherchant au moins un objet quelconque où il pût s'occuper et faire œuvre des dix doigts. Ses mains irritées d'être oisives avaient besoin de manier, de raccommoder, de transformer, de tailler et de retailler quelque chose. Pour n'être pas sans travail, il aurait voulu coudre, mais la mère n'avait plus de fil ; filer, il n'y avait plus de chanvre à la quenouille ; remettre des clous aux vieux souliers de son père, aux sabots de ses petits frères, il n'y avait pas de pointes dans la boîte au marteau.

Tout à coup, en regardant les sabots usés, fendus, troués, fatigués sur tous les bouts par un trop long service, il se ressouvint à propos du feu Pierre Bernard, son oncle et parrain, frère aîné de sa mère.

Bernard, de son vivant, homme entendu et habile en bien des choses, Bernard avait été le sabotier très-achalandé du village. Une fois mort, il n'avait pas été remplacé. Le village s'était

passé de sabotier, chacun pour les sabots étant ainsi contraint de faire enquette au dehors.

Petit-Pierre se rappela fort à propos encore que les outils de l'oncle et parrain Bernard restaient depuis longtemps serrés dans une sorte de petit four creusé au coin de la cheminée ; lequel four était, hélas ! fort inutile dans la cuisine peu variée de la mère Loubin. Petit-Pierre y courut, examina, compta, vérifia tout ; et trouva, avec une satisfaction très-vive, que tout était complet et tout en bon état.

" Que va-t-il donc faire dit le père Loubin ? à demi-voix.

— Mais des sabots, vraiment ! " repartit Petit-Pierre ; et tout le monde de rire en se moquant un peu. " Ceux qui se moqueront n'auront pas de sabots, voilà ! "

Et tous les marmots, accoutumés d'ailleurs à respecter le brave petit aîné, reprirent bien vite leur sérieux et gardèrent le silence.

" Voyons, père, voudriez-vous avoir la bonté de prendre la grande scie et de venir m'aider un peu ? "

Il y avait précisément encore devant la maisonnette un bon billot de pin, dernier débris de l'arbre qui au bois avait cassé la jambe à Jean Loubin. Petit-Pierre, assisté par son père, scia la pièce en dix ou douze morceaux ; alors, par un effort de réflexion où il mettait toute son intelligence et toute sa volonté, il chercha à retrouver, aussi exactement que possible, dans les souvenirs de sa première enfance, comment il avait vu travailler l'oncle Bernard, dont les habiles mains avaient ouvré jadis tant de belles douzaines de sabots petits et grands. Puis, l'outil du sabotier au poing, il se mit à attaquer vaillamment l'un des morceaux de bois.

D'abord il s'y prit mal, puis mieux, puis bien. C'est-à-dire qu'en deux jours, beaucoup de temps, comme on voit, il put achever de fabriquer une paire de sabots, qui n'étaient ni trop bien ni trop mal faits. Cela valait toujours mieux que rien pour quelqu'un qui n'en aurait pas eu. Encouragé par ce premier essai, il recommença sans tarder, et fit de mieux en mieux. Au bout de quelque temps, il était arrivé à pouvoir confectionner en trois jours deux paires de sabots. Les sabots valaient bien vingt-cinq centimes (cinq sous) ; il fallait déduire le prix du bois. C'était peu, mais c'était quelque chose. Petit-Pierre en quelques semaines eut de la sorte chaussé tous les pieds du village. On ne le paya pas très-exactement partout, c'est vrai ; mais encore, avec la dentelle de la mère Loubin et les sabots de Petit-Pierre, la famille put subsister.

XXXIX. PETIT-PIERRE FABRICANT DE JOUGS, DE RATEAUX, DE BARATTES, DE SCEAUX, DE CUILLERS ET D'ÉCUELLES DE BOIS.

Quand les sabots n'eurent plus de débit, Petit-Pierre dut songer à inventer autre chose. Il se souvint qu'il avait vu à Fontanes le faiseur de jougs du Puy venir fabriquer sa marchandise sans avoir d'autres outils que ceux dont lui-même se servait pour faire des sabots.

Suivant sa louable coutume, il avait observé avec le plus grand soin le travail de cet habile ouvrier. Il ne lui était pas difficile de trouver un modèle. Avec sa dernière pièce de bois de pin, il se mit donc à confectionner un joug ; il prit son temps, ses précautions, et surtout il prit exactement les mesures, et ne réussit point trop mal ; mais le bois de pin ne valait rien pour cela, seulement il put montrer son premier joug comme un essai et comme un échantillon de son savoir faire.

Alors quelques cultivateurs, pourvus de bois d'ormeau ou de frêne, le mirent à l'œuvre, et il finit par satisfaire on ne peut mieux ses pratiques.

Les cultivateurs les plus aisés, ceux qui avaient de bon bois, lui donnaient une pièce assez forte pour qu'il pût en faire deux